

UN LIVRE DE DÉCOUVERTE AB



# Le protocole de la maman

UNE HISTOIRE D'IA

MAX HARPER

# Le protocole de la maman

par  
Max Harper

Première publication : 2025

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : Le protocole de la maman

Auteur : Max Harper

Éditeurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2025

[www.abdiscovery.com.au](http://www.abdiscovery.com.au)

Ce livre et tous les titres d'AB Discovery sont désormais également disponibles en livre audio.

# CONTENU

Chapitre 1 .....	5
Chapitre 2 .....	15
Chapitre 3 .....	29
Chapitre 4 .....	34
Chapitre 5 .....	48
Chapitre 6 .....	64
Chapitre 7 .....	70
Chapitre 8 .....	83
Chapitre 9 .....	103
Chapitre 10.....	118
Chapitre 11.....	127
Chapitre 12.....	135
Épilogue.....	143

# Chapitre I

## Semaine 2

Je gémis et tente de retenir mes larmes. En vain, et une larme coule silencieusement sur ma joue.

Je grimace lorsqu'une main interrompt son geste et essuie ma larme. Je tressaille à ce contact.

La main reprend son travail tandis que je fixe le plafond blanc cassé et uniforme. Je suis en enfer. Chaque instant de mon existence est un supplice. J'entends le frottement d'un tissu humide sur du plastique et je recule sous la caresse froide et humide de ma peau. Une main reste immobile sur mon ventre, exerçant une pression suffisante pour que je comprenne l'avertissement. Lutter était inutile. J'avais retenu la leçon. Il m'a fallu plusieurs tentatives, mais la vérité est devenue inévitable. Toute résistance était vaine. On m'a saisi les chevilles et soulevé, dévoilant mes orteils. La main sur mon ventre a bougé et mes hanches se sont soulevées de la table, l'air frais rafraîchissant mon postérieur endolori. D'autres larmes ont coulé sur mon visage. Des larmes de peur et de souvenirs douloureux. Un tissu a tiré sur mon dos et quelque chose de lourd et humide a été traîné sur le sol où j'étais allongée. Le bas de mon corps était encore dans le vide lorsque j'ai perçu un bruissement. Je ne voulais pas regarder. Je n'avais jamais voulu regarder, mais j'y étais contrainte. Je devais savoir quel nouvel enfer j'allais encore devoir endurer.

Je l'ai vue onduler dans les airs et j'ai secoué la tête pour dire non. À chaque fois que je la voyais, j'avais la même réaction, et à

chaque fois, je pleurais. Je la suivais du regard, les yeux embués par les larmes, tandis qu'elle tournoyait habilement et glissait sous moi.

« S'il vous plaît », je supplie tandis que mes hanches s'abaissent dessus. « Plus jamais. S'il vous plaît. »

Mes supplications restent vaines, comme toujours. Cela ne m'empêche pas de persévérer. C'est la seule résistance tolérée, mais jamais longtemps. Ma main retourne à mon ventre tandis qu'une bouteille blanche traverse mon champ de vision. Le bouchon est ouvert, comme toujours, et la bouteille est renversée ; une poussière blanche et soyeuse s'en échappe et tombe sur moi.

On la secoue une fois, puis deux, avant de la presser, projetant un nuage de poussière sur moi. On pose la bouteille et on me tire sur le genou. Je résiste, même si je sais que c'est peine perdue.

Je ne laisserai pas cela m'arriver volontairement. Je ne peux pas.

La main posée sur mon ventre se déplace vers mon autre genou, comme prévu, et avec une force irrésistible, mes jambes s'écartent. Et par force irrésistible, je veux dire vraiment irrésistible. J'ai beau essayer de serrer les jambes, elles sont inexorablement écartées, comme si mes efforts étaient vains.

Je cède, et les larmes coulent librement sur mon visage. Mes jambes me brûlent d'effort, et une main commence à appliquer la poudre sur ma peau. Ses gestes sont hésitants et doux, bien loin de la douceur du début. Je sais qu'il ne reste plus grand-chose. Juste le dernier geste, celui de sceller le supplice qui se poursuit inexorablement. Entre mes jambes, quelque chose de doux et recouvert de poudre est tiré et posé sur mon bassin. Une main le maintient en place tandis que l'autre tire sur des bandes adhésives, les appliquant une à une sur le plastique, en appuyant fermement pour une bonne adhérence. Il y en avait deux de chaque côté, et la main a glissé de ma gauche à ma droite, d'abord en haut, puis en bas, et enfin, c'était terminé.

Je restais là, sanglotant en silence. Je détestais tout ce qui venait de m'arriver. Je détestais n'avoir rien pu faire pour l'empêcher. Je détestais être si faible, si impuissante.

Des mains m'ont doucement saisi les poignets et m'ont redressé. J'étais nu, à l'exception de mon supplice, et un petit t-shirt pour bébé a été déplié devant moi. Il était orné d'un personnage des Razmoket et, comme tous les autres qui pendaient soigneusement sur le portant à proximité, il était une taille trop petite. On me l'a tenu ouvert pour que je puisse passer mes bras dans les manches, sans doute en guise de gage de bonne foi. Si je refusais, je finirais par le porter de toute façon, mais pas à mon gré. J'ai gémi et j'ai passé mes bras dans les manches. Je ne pouvais pas supporter les conséquences d'un autre refus. Le t-shirt a été remonté le long de mes bras et passé par-dessus ma tête, mes cheveux blonds tombant sur mon visage. Il a été tiré vers le bas sur ma poitrine, et je sentais déjà à quel point il me serrait. Il s'arrêtait juste au-dessus de mon nombril, comme prévu. Il n'y avait rien dans la garde-robe restreinte qui descendait en dessous de mon nombril, rien qui puisse cacher ce qu'on me faisait subir.

Après cela, je me suis retrouvée seule. Libre de faire ce que je voulais, sous l'œil vigilant de tous. Je savais ce qu'on attendait de moi : me conformer aux règles. Des règles sur lesquelles je n'avais aucun pouvoir. Je suis descendue de la table dans un bruit de plastique froissé et j'ai grimacé. Même maintenant, ce bruit ne m'était pas familier. Je ne voulais pas l'être. Je refusais de l'être.

Il y avait du bruit venant de la cuisine. J'ai regardé de ce côté pour voir si on m'observait. Même si je connaissais les règles, je n'ai pas pu m'empêcher de les tester. J'ai baissé la main et touché la chose qui pendait à mes hanches. Le revêtement en plastique était doux et lisse. Je savais qu'il était strictement interdit de tirer sur les bandes adhésives, tout comme d'essayer de l'enlever. Les deux étaient sévèrement punis. Des punitions que j'avais déjà subies à plusieurs reprises. J'ai regardé à nouveau vers la cuisine avant de me laisser

tomber à quatre pattes et de ramper. C'était humiliant et dégradant, et je détestais ça, mais c'était inévitable. J'ai jeté un coup d'œil au miroir appuyé contre le mur ; ma honte était étalée au grand jour. Le miroir avait été placé là exprès pour que chaque fois que j'étais sur la table, je sois obligée de me voir dedans. À chaque fois, c'était le même spectacle, avec des couleurs différentes seulement. Et à chaque fois, je me demandais où j'avais dérapé et comment cela allait finir.

Je me regarde dans le miroir et j'essaie de me souvenir d'une époque où je ne ressemblais pas à ça. Ça ne fait pas longtemps que je suis comme ça, mais les jours commençaient à se ressembler. Je savais tout ce qui comptait vraiment, et je m'accrochais désespérément à ça, mon seul espoir.

Je m'appelle Alexis Reynolds. J'ai vingt-deux ans, je mesure 1,63 m, je suis blonde, mince et belle. Je suis en parfaite santé et farouchement indépendante. Du moins, je l'étais.

Me voilà à quatre pattes, dans un t-shirt trop petit, et... autre chose. Je ne suis plus rien de tout ça. On me fait paraître comme je me sens : infantile et impuissante. Je ne peux plus ignorer la vérité, peu importe combien je supplie, c'est ma nouvelle réalité. Je suis traitée comme un bébé par quelqu'un avec qui je ne peux ni négocier ni raisonner. Il n'y a ni pitié, ni remords, ni peur. Et il semble que ça ne s'arrêtera jamais !

Je bouge légèrement et me souviens à nouveau de ce qui m'arrive. La torture. Le supplice. Entourée de ruban adhésif autour de ma taille, la chose la plus humiliante que j'aie jamais vécue.

Une couche.

Vous avez bien lu, une couche. Une vraie couche, comme celles que portent les bébés, mais en plus grand. Franchement, avant de me retrouver coincée ici, j'ignorais même que des couches aussi grandes existaient. Elle était tellement serrée autour de mes hanches que même si j'avais voulu m'en débarrasser, impossible. Pas sans faire un bruit infernal. Et le bruit attire l'attention, c'est certain.



## *Le protocole de la maman*

Le pire, c'était ce qu'on attendait d'elles. Après tout, ce n'étaient que des couches, et elles étaient censées servir à cela. En fait, on me les avait mises exprès pour que je n'aie pas d'autre choix que de les utiliser, ce qui ne faisait qu'aggraver mon supplice. Il m'était interdit de faire mes besoins ailleurs que dedans, et même si j'arrivais à les enlever sans être vu, il n'y avait pas de toilettes. Certes, il y avait une baignoire, mais la porte était verrouillée sauf pendant le bain. Et je ne prenais jamais de bain sans surveillance. Je ne faisais jamais rien sans surveillance.

J'ai rampé sur la moquette moelleuse et bien épaisse, en la froissant sous mes pas. Rester trop longtemps au même endroit provoquait forcément une inspection, tant de mes activités que de l'état de ma couche. Vous n'avez jamais ressenti une telle honte, en tant que femme adulte, de voir l'arrière de ma couche (que je n'étais même pas obligée de porter, je le rappelle) ouvert pour vérifier si j'avais fait caca. J'ai vite compris que c'était inévitable. Pire encore, je devais le faire devant tout le monde. Tout ce que je faisais était observé.

Je m'asseyais devant mon coffre à jouets et grimaçais à cause du bruit que je faisais. Chaque mouvement provoquait un bruit incessant de plastique qui s'entrechoquait. Jour après jour, c'est là que je passais le plus clair de mon temps. Le coffre contenait toutes sortes de jouets, un vieux coffre en bois qui semblait tout droit sorti d'un musée ou d'une brocante. Il y avait des figurines pour les garçons, des poupées pour les filles, des cubes en bois décorés de lettres de l'alphabet, des blocs de construction en plastique adaptés aux enfants, et bien d'autres choses encore. Les jouets vraiment trop enfantins avaient fini par tomber au fond du coffre. Même si on me faisait ressembler à un bébé et jouer comme tel, je n'arrivais pas à me résoudre à empiler des anneaux colorés sur un support toute la journée.

J'ai commencé à sortir quelques poupées et à les étaler sur le sol. À côté du coffre à jouets, il y avait une maison de poupées, fixée

au sol pour que je ne puisse pas la déplacer. Assise, j'atteignais trois niveaux, et à genoux, un quatrième. Décorée comme la maison de plage idéale, elle comprenait des tables, des chaises, un lit, une salle de bain, un coin musique, un espace pour les planches de surf, un ascenseur, un escalier en colimaçon et même une piscine. Si je parais si enthousiaste, c'est parce que c'est le seul objet avec lequel j'ai pour interagir. Il n'y avait pas de télévision, mon portable m'avait été confisqué des semaines auparavant et je n'avais aucun moyen de contacter le monde extérieur. Cette maison de plage était donc le seul moyen de ne pas me recroqueviller sur moi-même et de sangloter toute la journée.

Mon estomac gargouilla et, comme par magie, une bouteille chaude me tapota l'épaule. Je levai les yeux et la pris, m'efforçant d'afficher la mine qui susciterait un peu de pitié. En vain. Une grosse tétine bulbeuse ornait la bouteille, suffisamment large pour laisser passer un débit suffisant. On m'observait tandis que je la prenais, ma lèvre inférieure tremblante, sachant ce qu'on attendait de moi. Je me penchai et me retournai lentement sur le dos. Je tins la bouteille un instant dans ma main, dans une résistance passive, avant qu'une autre main ne la guide par le téton jusqu'à mes lèvres. Une autre larme coula sur ma joue lorsque la tétine se pressa contre mes lèvres. J'entrouvris les dents et laissai la tétine entrer dans ma bouche. On maintint la bouteille ainsi jusqu'à ce que je commence à boire. La main se retira et on me regarda jusqu'à ce que j'en aie bu la moitié. C'était du lait, tiède, mélangé à une poudre de complément alimentaire. Le goût n'était pas mauvais, mais comme tout le reste, la façon dont on me le donnait était une véritable torture. Je savais parfaitement boire dans un verre.

J'ai vidé le biberon et l'ai rendu avant de me rasseoir. J'ai fait un petit rot et j'ai repris mes poupées. Dans une heure environ, je serais installée dans la chaise haute et nourrie à la cuillère, mais pour l'instant, on me laissait tranquille. Presque tous mes moments d'éveil étaient rythmés par une routine bien établie. Après le petit-déjeuner,

## *Le protocole de la maman*

ce serait un autre biberon, et probablement un changement de couche. La quantité de liquides et d'aliments riches en fibres qu'on m'imposait garantissait presque que je devrais porter des couches, une idée que je trouvais répugnante et humiliante. C'était de loin la pire chose que j'aie jamais eu à faire, et je n'avais pas le choix. Je pensais constamment que je devais subir cela encore et encore, puis être portée jusqu'à la table où j'étais exposée à la vue de tous pendant qu'on me lavait, sachant que si j'essayais d'intervenir, je perdrais l'usage de mes mains.

Ma vie était actuellement un cauchemar sans fin dont je ne pouvais pas me réveiller, quels que soient mes efforts.



Au petit-déjeuner, c'était du porridge. Si je devais être reconnaissant pour quelque chose ce matin-là, c'était au moins que les flocons d'avoine soient cuits comme je les aime. Certains font bouillir l'eau, ajoutent les flocons et éteignent le feu, pensant que l'eau bouillante suffira à bien les ramollir. Ce n'est pas le cas. Je n'y ajoute pas de lait non plus. Une cuillère à soupe de sucre roux et la masse onctueuse de porridge me suffisent amplement. Je n'ai jamais compris pourquoi on ajouterait des ingrédients froids à un plat censé être chaud. Comme le café glacé. C'est un oxymore dont les imbéciles raffolent.

On m'a soulevée du sol pour me placer dans la chaise haute, une nouvelle humiliation. J'étais parfaitement capable de m'asseoir à table, mais non, il fallait m'attacher, et une tablette de service devait être bloquée sur mes genoux pour m'empêcher de me lever. Et c'était avant le bavoir en caoutchouc avec une poche devant pour récupérer ce qui pouvait tomber de la cuillère ou de mon menton, parce que donner à manger à un autre être humain à la cuillère, ce n'est pas vraiment une affaire propre et rangée, n'est-ce pas ?

Depuis l'incident, manger était devenu une véritable épreuve. Je peux me nourrir seule, tout comme je peux aller aux toilettes, me laver ou m'habiller. Et je sais quelle portion me convient. Malheureusement, je n'ai pas mon mot à dire : soit je prends de petites bouchées à la suite qui me donnent envie de vomir, soit je mange de grosses bouchées que j'ai du mal à avaler et dont la moitié de la cuillère me coule sur le visage, d'où le bavoir. Mes cheveux étaient attachés en queue de cheval et un bol de bouillie grise était posé sur mon plateau. J'avais les mains libres et la cuillère était juste là. Je ne l'ai pas prise. Je savais que ce n'était pas la peine. Si je l'avais prise, j'aurais perdu mes mains, et il n'y a rien de plus abrutissant que d'être allongée par terre sans aucun moyen de s'occuper.

La première cuillerée n'était pas mauvaise, ni les suivantes, mais la taille du bol me laissait présager que j'allais vite être rassasiée. J'avais une boule au ventre. Je savais par expérience ce qui m'attendait. On me gaverait jusqu'à plus faim, puis on me mettrait sur le ventre pour... une petite sieste. Un terme réservé aux pires ingrats. Si je ne finissais pas mon petit-déjeuner, cela ne pouvait s'interpréter que d'une seule façon : j'avais envie d'aller... à la selle. J'en frissonnais. Je ne pouvais rien y faire, mais ça ne voulait pas dire que j'avais hâte d'y être.

« Comment va ma petite fille ce matin ? »

C'est généralement au petit-déjeuner que la conversation commençait. Mais comme toujours, je devais m'y prendre avec beaucoup de précautions.

« Je vais bien, Alyssa. Et toi ? »

« Je vais bien. Merci de vous en soucier. »

J'ouvris la bouche pour une autre bouchée, attendant l'invitation à poursuivre la conversation. Finalement, je pris plusieurs autres bouchées avant de pouvoir parler à nouveau.

« J'ai détecté des niveaux inhabituels de neuropeptides lors de votre rituel matinal. Et des lubrifiants optiques à base d'eau en quantité supplémentaire. »

## *Le protocole de la maman*

« Des larmes », dis-je, « c'étaient des larmes de pleurs. »

« Pourquoi pleurais-tu ? Je n'ai pas exercé une pression suffisante pour te faire mal. »

« Les pleurs ne sont pas uniquement dus à la douleur physique. »

Alyssa marqua une pause, puis me servit une autre cuillerée. J'étais presque rassasiée, mais il en restait encore une bonne quantité dans le bol.

« Tu es... triste. » Sa voix l'affirmait comme un fait, mais c'était sa façon de poser une question.

« Oui. Je suis triste. Ce n'est pas ce qui était prévu. Je ne suis pas censée être comme ça. Porter ces... choses... les utiliser... Ce n'est pas normal ! »

« Toutes les données dont je dispose indiquent le contraire. Tu portes les vêtements habituels d'un bébé. Je m'occupe de toi comme tel. »

« Mais je ne suis pas un bébé ! J'ai vingt-deux ans ! »

« Ces informations sont incorrectes. Mes dossiers indiquent que vous avez deux ans. Au vu de toutes les données disponibles, je ne peux que conclure que vous êtes, en réalité, un bébé. Mes protocoles sont clairs à ce sujet. »

« Vos données sont incorrectes ! Regardez-moi ! Je n'ai clairement pas deux ans. »

« Je t'ai nourri, changé, habillé et baigné. Ce sont les gestes nécessaires pour prendre soin d'un bébé. Tu n'as apporté que peu de preuves concluantes du contraire et, par conséquent, tout indique que tu es un bébé. »

« Tu m'obliges à faire tout ça ! Tu m'obliges à rester assise ici ! Tu m'obliges à porter ça ! Tu me donnes le bain ! » Je crie : « Mais quel bébé connais-tu qui parle ? Qui a des seins ? Qui a ses règles ? Les bébés n'ont pas tout ça. Ils sont faibles et impuissants et ... pfff ! » Elle m'a fourré une autre cuillerée dans la bouche, et la majeure partie m'a coulé sur le visage.

## *Le protocole de la maman*

« Ce sont des variables qui n'entrent pas en compte dans mes protocoles. » J'ai recommencé à pleurer. C'était comme parler à un mur. « Tu es émotive. As-tu mal au ventre ? Je vais te mettre sur le ventre un peu. »

Elle essuya mon visage tandis que je sanglotais. Elle retira le plateau et déboucla les sangles avant de me soulever de la chaise et de me porter jusqu'au salon. Elle me coucha sur le ventre devant mes poupées et me tapota les fesses avant de retourner à la cuisine. Je me blottis contre mon bras et hurlai de douleur. C'était sans espoir. Complètement sans espoir. Sentant la pression s'intensifier dans mon ventre, je savais que ce n'était qu'une question de temps avant que je ne me fasse dessus.

Ce cauchemar prendra-t-il fin un jour ?!

# Chapitre 2

## **7 jours avant l'incident**

Assise en face du conseiller d'admission, je balance ma jambe, gainée de bas résille noirs, sur l'autre. Mes bottines noires à talons de sept centimètres, zippées jusqu'aux mollets, brillent sous les lumières du bureau. Ma jupe en vinyle rouge sang est courte, trop courte pour être assise comme ça, mais peu m'importe. J'ajuste l'ourlet de mon bas, fixant l'homme derrière son bureau, m'efforçant de garder un visage impassible. Je sais qu'il me regarde. Ce type a l'air d'un pervers. Il a peut-être une quarantaine d'années, mais à la façon dont son regard me parcourt, je vois bien qu'il les préfère jeunes. Et moi ? Je suis jeune. Vingt-deux ans. Avec un corps de rêve et une grande gueule, qui ne demande qu'à être remise à sa place, je sais que je le mets mal à l'aise. Si je décroise les jambes, ma jupe remonte, et en dessous ? Eh bien, si j'avais mis une culotte ce matin, il serait peut-être en train de parler à quelqu'un d'autre.

Je m'en fichais complètement. Ni du type qui radote sur le comportement et la tenue vestimentaire en classe, ni de la fille, je ne sais plus comment elle s'appelait, qui avait ma culotte. Elle était plutôt bien pour une étudiante en sciences. Un peu trop bavarde sur ses cours et son trac, mais une fois à califourchon sur son visage, elle s'est tue. Elle s'en est plutôt bien sortie, avec mon aide. J'avais assez d'expérience pour savoir quand il est temps de passer à l'action, et elle n'a pas fait exception. J'ai laissé ma culotte en guise de trophée, c'était bien le moins que je puisse faire. Elle me suppliait de passer

du côté obscur depuis des semaines, et ma tenue n'était pas là que pour faire joli.

« Mme Reynolds ? Alexis ? »

« Hein ? Quoi ? »

« Comme je le disais, cet établissement maintient un certain niveau de décorum. Un niveau clairement défini dans le règlement intérieur de l'université. »

« Où voulez-vous en venir ? » dis-je avec sarcasme.

« Votre tenue vestimentaire a attiré l'attention, et pour être franc, ce n'est pas flatteur. »

« Et pourquoi ça m'importe ? Si les gens n'aiment pas ma façon de m'habiller, qu'ils aillent voir ailleurs », ai-je déclaré, mettant la pression sur lui.

Je l'avais acculé, et je le savais. L'université n'avait pas le courage de me dire quoi faire ni comment m'habiller. Leur discours public sur l'inclusion les exposerait à toutes sortes de protestations militantes s'ils faisaient pression sur des gens comme moi. Je n'étais le symbole ni la martyre de personne, et ils pouvaient se mettre leur hypocrisie là où je pense. Franchement, toute cette institution pouvait se la mettre là où je pense.

« Mais je comprends », dis-je, « on ne peut pas laisser quelqu'un comme moi se promener et s'exprimer librement. Ça va à l'encontre du message, non ? »

Il se met à bégayer tandis que son esprit fragile cherche un moyen de se sortir de l'impasse dans laquelle il se trouve.

Je me penche en avant et le remets à sa place, des mois de frustration explosant lentement. « Tu ne peux pas dire ça. Tu ne peux pas penser à ça. N'aie aucune empathie pour eux. Ne vois pas les choses sous cet angle. Sois la victime. C'est la faute du patriarcat ! »

« Voilà les arguments qu'on entend dans cette université. Voilà la manipulation que vous encouragez. Mais malheur à celui qui se donne la peine de réfléchir par lui-même ! Impensable ! Alors vous savez quoi ? Merci. Merci pour cette petite conversation. Merci de me



rappeler pourquoi je ne veux plus être ici. J'abandonne tous mes cours, dès aujourd'hui. Vous ne voulez pas de quelqu'un comme moi, et je ne veux pas être comme vous. Alors merci, mais non merci, et allez vous faire foutre ! »

J'ai décroisé les jambes et l'ai laissé me dévisager avant de me lever. Mon coup de sang ne convaincrait personne, mais il ne m'oublierait jamais. J'ai pivoté sur mes talons et suis sortie de son bureau en trombe. Je n'étais pas en colère, pas le moins du monde. J'étais plutôt amusée. Je pensais à abandonner mes études depuis le semestre dernier. Il n'y avait tout simplement pas assez de défis pour quelqu'un comme moi. Je voyais clair dans leur jeu de manipulation. Je n'étais peut-être pas la plus intelligente, mais je savais penser par moi-même, et c'était une menace pour la pensée unique. Je ne me laisserais pas réduire au silence par les puissants, et mon attitude et mon style vestimentaire étaient ma façon de me rebeller contre leurs tentatives de contrôle.

« Et maintenant ? » me dis-je en traversant la cour. « Je pourrai rester ici une semaine environ. Ce n'est pas que j'aie envie de traîner. Les zombies n'apprécieront pas ma présence. »

Je me suis arrêtée devant l'un des panneaux d'affichage installés le long des allées principales du campus. Il y avait une profusion de petites annonces et d'offres d'emploi à temps partiel. La plupart des événements intéressants, comme les soirées et autres rassemblements, étaient annoncés sur des forums privés et les réseaux sociaux pour éviter d'attirer l'attention de l'administration. J'ai parcouru le panneau pour voir s'il y avait des logements abordables disponibles hors campus. J'avais suffisamment d'argent grâce à ma bourse pour tenir quelques mois, donc je n'avais pas à m'inquiéter pour les finances, mais cet argent serait vite épuisé si je devais payer une fortune pour un logement. J'ai trouvé quelques offres, que j'ai toutes refusées immédiatement à cause des personnes qui les proposaient. Je n'allais pas intégrer une sororité, ni devenir la